

L'enracinement

Nos Églises ne se portent pas bien, elles sont très malades. En préparant mon intervention, j'ai relu l'ouvrage «Turbulences – les Réformés en crise» de Pierre Glardon et Éric Fuchs qui tiraient la sonnette d'alarme en 2011.

En dix ans les choses ne se sont pas arrangées, elles se sont aggravées.

Nos Églises sont saisies par un processus de liquéfaction accélérée qui semble inarrêtable. Cette liquéfaction est un symptôme.

Symptôme d'un phénomène européen que la philosophe Chantal del Sol dans un stimulant petit essai (1) nomme la fin de la chrétienté (ANPC avec la fin des chrétiens !). Seize siècles de chrétienté s'achèvent et le christianisme en Europe doit trouver un autre mode d'existence car les modèles ecclésiaux hérités de cette période sont en voie d'épuisement.

Cette fin de la chrétienté européenne coïncide avec, en toile de fond, l'ouverture d'un ensemble de déstabilisations planétaires (écologique, démographique, géopolitique, civilisationnelle, sociétale) dont les échos retentissent jusque dans la vie de l'Église. Le monde autour de nous est chamboulé, il se décompose pour se recomposer et l'histoire nous apprend que de telles phases revêtent toujours une dimension tragique.

Telle est la réalité qui advient, en ce moment crucial de la fin d'un cycle historique et de la naissance d'un autre, dont nous ignorons ce qu'il sera. Les réformés que nous sommes (mais

de plus en plus, ils ont l'air de ne plus très bien savoir qui ils sont, c'est une partie du problème !) feront bien de ne pas perdre de vue cette réalité globale dans leur questionnement ecclésial. Car « tout ce qui nous entoure inspire notre devoir » (Bertrand de Jouvenel). En effet l'évènement du culte n'est pas séparable du monde dans lequel il a lieu.

L'ouvrage collectif auquel j'ai contribué, *Le Culte Protestant, une approche théologique*, (2021) constitue le début d'une réponse à ce questionnement. Il est né de la conviction partagée que le mal qui affecte nos Églises, à commencer par le flottement identitaire, fait de nous les gardiens de quelque chose, à commencer par le culte. L'exhortation apostolique « garde le bon dépôt » prend aujourd'hui une résonance singulière.

Les différentes séquences qui scandent le culte réformé sont fixées depuis longtemps. Calvin en a posé les principes en 1542. Il n'avait pas la volonté d'innover, il redoutait les changements intempestifs. Il revendiquait au contraire de s'inscrire dans le sillage de la coutume de l'Église ancienne. Il visait un retour aux sources afin de s'écarter de la liturgie catholique qui au cours du temps selon lui s'était polarisée sur le sacrifice eucharistique au détriment de la Parole de Dieu. Or l'un des signes du déclin de nos Églises est que cette architecture classique du culte n'est aujourd'hui plus comprise, elle ne s'appuie plus sur la compréhension spontanée des protestants eux-mêmes (F.Dermange). Nous avons donc entrepris un travail collectif d'explication des différentes séquences du culte en précisant le sens qui revient à chacune. Ce travail, destiné au grand public, se veut en

somme une contribution à la réformation du culte qui est le nôtre.

En arrière-plan il y a, de ma part en tout cas, une prise de position claire et nette concernant le rapport à la tradition qui est la nôtre.

Vous connaissez l'adage latin *ecclesia reformata semper reformanda*, une église réformée toujours à réformer. Il a été popularisé par Karl Barth à la sortie de la guerre.

La lecture la plus courante de cette maxime est de nature pour ainsi dire progressiste. La Réforme du XVI^{ème} siècle aurait été le point de départ d'un processus continu consistant à améliorer l'Église (et donc le culte) au fur et à mesure en l'adaptant de la manière la plus adéquate aux besoins des évolutions de l'histoire. Ce qui laisse entendre en sous-texte que la Réforme fut le volet spirituel de la Renaissance, qu'elle fut un langage nouveau accompagnant à cette époque l'apparition d'un homme nouveau en Occident. Aujourd'hui, dans la situation que nous avons à connaître, il faudrait reprendre ce processus pour adapter le culte à ce qui est en train d'advenir, de façon à accompagner nos contemporains dans les mutations en cours. La formule servirait alors de caution à toutes sortes d'expériences plus ou moins convaincantes.

Il existe une lecture opposée de la maxime latine *ecclesia reformata semper reformanda*. L'Église et le culte qui en est le cœur sont toujours à réformer à cause de qui nous sommes. Il n'y a aucun aspect de notre vie chrétienne qui ne soit affectée par notre éloignement de Dieu. Même nos meilleures réalisations sont affectées par la corruption radicale de l'être

humain qu'on appelle le péché. Les formes de foi et de vie dans l'Église ne sont pas épargnées. Il faut alors faire retour à la Parole de Dieu afin de reformer ce qui a été déformé. Je pense que cette lecture-là fut celle des Réformateurs. Le mot réforme chez Calvin a beaucoup à voir avec la *techouva* des rabbins, le retour à Dieu.

J'ajoute que les Réformateurs n'ont pas accompagné la Renaissance, ils l'ont au contraire contestée vigoureusement. Ils ont dénoncé le triomphe de l'immanence qu'elle proclamait notamment à travers l'humanisme (l'homme mesure de toute chose) que de son côté la théologie très inclusive des catholiques accueillait si complaisamment...

Ils ont appelé leur génération à revenir à l'ordre véritable des choses, Dieu au centre et l'être humain à la périphérie, à Dieu seul la gloire, pas à l'homme.

Leur théologie n'a pas été une théologie de l'inclusion mais une théologie de la confrontation. Ils sont revenus à la source pour re-former ce que l'histoire leur paraissait avoir déformé. Ils ont voulu le faire de l'intérieur et comme cela n'a pas été possible, ils ont planté les Églises alternatives dont nous sommes les héritiers. Ils ont été radicaux au sens véritable de prendre les choses à la racine- en l'espèce *Sola Scriptura*. Paradoxalement c'est sans le vouloir qu'ils ont accouché de la modernité. Calvin était persuadé de restaurer l'Église primitive, c'est sans le savoir qu'il a accompli une avancée en direction du monde moderne. Il ne s'est pas rendu compte sur le moment des conséquences civilisationnelles du geste réformateur. Sur le fond sa querelle avec les catholiques est une querelle autour de la tradition et du respect qui lui est dû. Et le moderniste dans ce débat, ce n'était pas Calvin.

Je me range aujourd'hui résolument du côté de cette seconde lecture. N'étant pas un prophète, n'ayant pas de vision de ce qui nous attend dans les décades à venir même si j'ai quelques intuitions, je réagis de façon rationnelle. L'option qui est à notre portée est celle de l'enracinement dans notre tradition spécifique. Je rappelle que Simone Weil, une autre philosophe, a identifié l'enracinement comme un besoin de l'âme. Tout être humain nous dit-elle a besoin d'avoir des racines en participant à « une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir » (2). Un sociologue actuel, Michel Maffesoli, dans un ouvrage (3) tout récent, attire l'attention sur le fait que ce besoin est aujourd'hui plus répandu que jamais, sans doute en raison du grand chambardement que j'évoquais en commençant.

La meilleure stratégie à notre disposition aujourd'hui consiste à ré-enraciner le culte dans sa tradition propre en le revivifiant par la Parole de Dieu. Dans l'Église en principe nous sommes enracinés dans le sol de la tradition c'est à dire que nous nous relions à la chaîne ininterrompue de celles et ceux qui nous ont précédé dans la voie, à la nuée de témoins qui à travers les siècles nous ramènent invariablement à l'origine qui est la Parole de Dieu. Les chrétiens sont des gens de la longue mémoire, qui seule permet l'apparition d'une nouveauté consistante. C'est pourquoi « toute nouveauté dernier cri vole en éclats si elle n'est pas ramenée à son ancienneté d'origine » (4).

J'ajoute que la certitude que je vous expose n'a rien d'abstrait. Elle est très concrète et se nourrit d'une expérience de terrain de plus de trente ans, qui se poursuit aujourd'hui encore. Je

n'ai jamais voulu être autre chose qu'un pasteur de terrain , j'ai décliné systématiquement toutes les sollicitations institutionnelles ou autres qui ont pu m'être adressées. Concernant le culte j'ai toujours gardé, parfois jalousement, la ligne de l'enracinement, ayant constaté son efficacité et son succès, certes relatif mais significatif. Plus d'une fois, j'ai dû défendre pied à pied cette option contre les dérives qui ont contribué à nous mener là où nous en sommes. Je pense que la fidélité à la tradition du culte réformé telle que nous l'avons radiographiée dans notre ouvrage collectif garde sa pertinence pour le présent. Elle doit faire l'objet de toute notre attention.

Le culte donc est le centre névralgique de la vie de l'Église,
 Sans culte il n'y a pas d'Église.

Ex 3 ,11 : « Le signe que je suis avec toi, c'est le culte que tu me rendras ». L'institution ecclésiale émane originellement du culte, elle s'organise autour de lui, elle en déroule les conséquences, elle en aménage les conditions de possibilités. Tout découle de cet événement sans équivalent qui se tient au croisement exact de l'immanence et de la transcendance. Notre responsabilité humaine d'agent et de partenaire de Dieu est de l'invoquer par le culte. Invoquer, c'est faire venir. Le culte est l'outil majeur que Dieu nous confie. Dans et par le culte, nous appelons sa présence parmi nous dans la prière et nous rappelons sa présence au monde par la prédication.

Certes nous ne sommes pas les seuls à signaler la transcendance dans le monde de l'immanence, d'autres monothéismes le font aussi. Mais il est une singularité que nous sommes résolument les seuls à incarner: notre culte est le signe de l'initiative prise par la transcendance en direction

de l'humanité. Cela va du «je suis avec toi» de l'Exode jusqu'au Verbe qui se fait chair.

Quel est le but du culte ?

Je rappelle la première phrase de l'Institution Chrétienne : « Toute la somme de notre sagesse est située en deux parties, c'est qu'en connaissant Dieu, chacun de nous se connaisse ». L'objectif premier du culte est de permettre aux fidèles de se déchiffrer au miroir de la Parole. Ce que l'on vient y chercher est une élucidation de soi et du monde qui nous entoure. Une telle élucidation ne se trouve que là où la Parole de Dieu est prêchée et nulle part ailleurs.

Le second objectif est de répondre à un besoin, celui de l'allègement intérieur. Luther disait que notre mission principale est de proclamer la rémission des péchés. La rémission des péchés est la clé de la relance de la vie, une manière de dire que personne n'est jamais exclu du grand jeu de la vie . Là encore la rémission des péchés n'est efficace que là où la Parole de Dieu retentit.

En direction de l'extérieur, le culte est un point de repère. Ce point n'est pas anodin en une époque où règne la plus totale confusion des valeurs dans la plupart des domaines. Un point de repère qui réaffirme la place de l'être humain en ce monde telle que nous la concevons.

L'exigence de contenu

Pour atteindre à cela, il faut un contenu solide, qui doit nourrir, vivifier, stimuler, donner à croire et à penser. On doit *faire son*

profit répète Calvin sur tous les tons. Raison pourquoi le réformateur avait souhaité des ministres qui, en plus de leur foi, soient instruits et intellectuellement accomplis.

Le risque qui pèse sur les protestants aujourd'hui, on ne le voit que trop, c'est le risque de l'insignifiance qui vient de l'absence de contenu. Si l'on ne déploie pas les potentialités offertes par la Parole de Dieu, on se condamne à rester à la remorque des idéologies à la mode pour ne pas se voir engloutis par le temps qui passe. Si l'on refuse la déprimante perspective de se rétracter en associations philanthropiques nimbées d'un vague halo spirituel, comme certaines déclarations officielles y font parfois irrésistiblement songer, il faut choisir entre une théologie de l'accommodement et une théologie de la confrontation, entre la modernisation de l'Évangile et l'évangélisation de la modernité. L'instrument nous faut aujourd'hui, c'est une nouvelle théologie dialectique à la manière de Barth ou d'Ellul pour la période que nous vivons.

Ceci suppose de connaître les lignes de partage

Si le christianisme s'amointrit, cela ne signifie pas que nos contemporains ne croient plus en rien. L'athéisme intégral est une position presque intenable et en réalité peu répandue. L'instinct religieux est bien plus puissant. C'est pourquoi d'autres croyances ont envahi la scène.

J'en cite quelques-unes.

*** Le paganisme 2.0**

Dans le sillage des préoccupations écologiques, qui sont légitimes, on voit renaître une vieille connaissance, le panthéisme, sous la forme d'un cosmothéisme (cf. Le culte de Gaïa, James Lovelock *La Terre est un Être Vivant*) accommodé

à la sauce de spiritualités et de sagesse plus ou moins folkloriques.

Deus sive Natura, Dieu est un autre nom pour la Nature. Nous assistons à un retour du paganisme cosmique. L'antithèse de ce que nous appelons la création.

*La croyance en la sur-puissance

Je pense en particulier au messianisme transhumaniste. Ce courant émancipateur néo-positiviste et néo-scientiste postule que les progrès de l'intelligence artificielle et de la technologie feront reculer la finitude qui s'attache à l'humanité depuis toujours. «L'homme augmenté», la version transhumaniste du surhomme, sera un être supérieur qui multipliera ses capacités physiques et intellectuelles et pourra étirer sa longévité jusqu'à supprimer la mort...

Il n'est évidemment pas question de tenir une posture antiscience. L'historien Pierre Chaunu a démontré à quel point le christianisme a été beaucoup plus favorable à l'essor des sciences modernes que ne le prétendent des préjugés tenaces. C'est l'utopie de l'auto-transcendance de l'homme qui est problématique. L'humain revendiquant d'être le seul et unique créateur de lui-même et qui entend se déconstruire et se reconstruire au gré de son désir.

Le succès du concept progressiste d'émancipation est très révélateur de l'état d'esprit diffusé par le transhumanisme. Il affiche l'orgueilleuse autonomie de l'homme à l'égard de Dieu et sa prétention immémoriale à se passer de Lui.

*La religion de la culpabilité imprescriptible.

Je pense à ces discours de procureur qui se répandent partout, le wokisme, la cancel culture, l'intersectionnalité etc... qui

postulent que la domination des uns sur les autres est le principe d'explication universel de la société. Dès lors il n'y a plus pour ces discours que des oppresseurs et des victimes. Lesquelles victimes se retrouveront tôt ou tard à leur tour oppressives pour d'autres... Résultat, il ne restera plus que des coupables. Nous voilà engouffrés dans le tunnel de la culpabilité perpétuelle, sans espérance de pardon. Voyez ces mécanismes de culpabilisation-repentance tous azimuts qu'adorent les médias dits mainstream. C'est irrespirable, on ne trouve jamais la paix, c'est d'ailleurs conçu non pour libérer mais pour effectuer une tabula rasa dans laquelle il fait aucun doute que tout ce qui ressemble de près ou de loin au christianisme sera balayé.

On ne sortira de ce tunnel que par la rémission des péchés, le pardon et la grâce, par la puissance de l'Évangile. Encore faut-il le proclamer...

*Les religions constituées émanant d'autres cultures qui prennent place durablement dans le paysage européen, dont les dogmes questionnent ouvertement les fondamentaux de la foi chrétienne. Le cas de l'Islam dont on parle beaucoup est emblématique de cela mais il n'est pas le seul. Nous chrétiens ne pouvons faire autrement, sous peine de se dissoudre dans un relativisme mortel, que d'assumer les controverses qui viennent à nous, toujours courtoisement mais fermement.

Nous sommes confessant désormais par la force des choses

Face à ces courants, nous devons être armés, intellectuellement et spirituellement, munis d'une carte d'identité, c'est-à-dire d'une confession de foi structurée et solide. Dans le collectif sur le culte, il est préconisé un recours

à cet indépassable classique qu'est le Symbole des Apôtres. Lequel a le double avantage de nous relier à la tradition ancienne de l'Église et d'offrir de belles perspectives de clarification.

J'ajoute que la confession de foi permet aussi de combattre ces adversaires intérieurs que sont la haine de soi, le ricanement de dérision et le découragement.

Tout commence par-là : savoir qui on est et ce que l'on veut. Nous avons à revendiquer tranquillement et sans ambiguïté notre filiation réformée. Notre histoire est une grande et belle histoire, nos pères fondateurs étaient des géants, c'étaient des héros... Ils nous ont légué une supériorité théologique évidente, je le dis sérieusement après avoir examiné de près et de manière bienveillante plusieurs offres religieuses fort éloignées de la nôtre. Aussi respectables et sophistiquées soient-elles, elles finissent toujours par converger vers le même invariant: le salut par les mérites et les œuvres.

Sortons du confusionnisme et du relativisme, passons de la honte à la fierté de l'Évangile ainsi que le préconise Saint Paul et ne craignons pas de nous démarquer en remontant le courant. Notre singularité est notre meilleur atout.

Et les institutions ?

Si le culte a un avenir, pour les institutions qui le chapeautent et que nous appelons Églises, c'est beaucoup plus incertain. Exerçant à nouveau un ministère dans une paroisse genevoise depuis six mois, je suis frappé par la disproportion croissante entre la faiblesse des moyens déployés sur le terrain et le poids de la superstructure. Cela ressemble de plus en plus à une armée mexicaine et c'est un mauvais présage pour l'avenir.

Au niveau institutionnel, je préconise le minimalisme. Il faut absolument s'alléger, faire des choix drastiques, sans doute douloureux. Dans notre monde compliqué, la simplicité et la légèreté sont des conditions de survie. La survie passe probablement par la désagrégation des grandes architectures institutionnelles (c'est en cours) et la création de congrégations beaucoup plus autonomes et beaucoup en plus en phase avec le peuple réel de l'Église.

J'entends la remarque que vous allez me faire. Comment alimenter le culte en fidèles puisque l'un des problèmes est justement sa désertion ?

La réponse est dans la question. Il faut recalibrer le contenu et simplifier et autonomiser nos modèles ecclésiaux.

Vers l'Église Source ?

Je conclus. Quelle que soit la société qui se profile, notre Église réformée y sera forcément minoritaire. Indépendante des pouvoirs politiques, elle ne tiendra que par son centre, par ce qui la constitue de façon spécifique, par la clarté de son message et la vigueur de sa foi.

Elle tirera sa force d'inspiration de la tradition dont elle est dépositaire, vivant et diffusant le message de l'Évangile dans la ligne de la Réforme.

Au sein de la société globale, elle jouera le rôle de témoin de la présence secrète de Dieu (Ellul) dans ce monde ambigu en répercutant une Parole adressée à tous.

Elle sera l'Église Source, un peu à l'image de ce que furent les abbayes au Moyen Age.

La source sera disponible pour quiconque viendra s'y abreuver, durablement ou transitoirement.

A quelqu'un qui lui demandait ce que les protestants devraient faire pour améliorer leur communication, le publicitaire Jacques Séguéla a fait cette réponse étonnante: « Les protestants doivent faire ce qu'ils savent faire, le faire bien et le faire savoir. »

A nous de jouer !

Vincent Schmid

- (1) Chantal del Sol, La Fin de la Chrétienté, Cerf 2021.
- (2) Simone Weil, L'Enracinement, Paris 1949.
- (3) Michel Maffesoli, L'Ere des Soulèvements, Cerf 2021
- (4) Martin Heidegger, Sojourns, ed fr.1989